

De maniere que pendant que je demurois à Amatitlan, j'avois le choix de trois villages pour me divertir; & parce que j'avois une grande charge d'ames, il y avoit toujours quelqu'un pour me soulager.

Le lieu d'Amatitlan étoit comme la Cour au respect des deux autres villages, car rien n'y manquoit de tout ce qui pouvoit recréer l'esprit; & nourrir le corps par la diversité des viandes & du poisson.

Neanmoins le soin & le grand embarras que j'avois à cause du bâtiment du Convent, furent cause que je fus bien-tôt ennuyé de la demeure de ce grand & agréable village.

Car par fois j'avois trente ou quarante ouvriers, & quelquefois plus ou moins, auxquels il falloit que je prisse garde; & que je payasse tous les Samedis au soir; ce qui me fatiguoit l'esprit, m'empêchoit d'étudier, & qui plus est étoit un ouvrage où je ne prenois aucun plaisir, ni n'esperois d'en avoir jamais la jouissance.

C'est pourquoi après avoir demeuré un an en ce lieu-là, je m'en allai trouver le Provincial qui étoit à Guatimala; & le suppliai derechef très-instamment d'examiner le congé que j'avois obtenu de Rome, pour m'en retourner en Angleterre qui étoit ma patrie pour y prêcher l'Evangile, qui étoit la condition sur quoi le Général me l'avoit donné, où je ne faisois pas de doute que je ne rendisse un grand service à Dieu, lui disant de plus que je me sentoiss obligé en conscience de faire valoir les talens que Dieu m'avoit donnez, plutôt en faveur de ceux

de ceux de ma Nation, qu'envers des Indiens & des Etrangers.

A quoi il me répondit que ceux de ma Nation étoient des Hérétiques, & que lors que je serois arrivé parmi eux ils me feroient pendre.

Mais je lui repliquai que j'avois meilleure opinion d'eux que cela, & que je vivrois de sorte parmi eux, que je ne mériterois pas d'être pendu.

Après un fort long discours je trouvai que le Provincial étoit inexorable & à demi en colere, me disant que lui & toute la Province avoient jetté les yeux sur moi pour me faire tout le bien qui leur seroit possible, & que je serois ingrat si je les abandonnois à cause de ma Nation qu'on m'avoit fait quitter dès mon enfance.

CHAPITRE XXIII.

L'Auteur fait en sorte qu'on l'ôte de l'emploi d'Amatitlan, pour l'envoyer à Petapa, où il fait résolution de se prévaloir enfin de la permission qu'il avoit reçüe de son Général; & l'exécute habilement, nonobstant tout ce que purent faire ses Supérieurs pour le retenir.

JE vis bien qu'il ne falloit pas disputer davantage avec lui, & que tout ce que je pourrois lui dire ne seroit d'aucun profit; de sorte

te que je me resolus en moi-même de m'échapper à la premiere occasion que je pourrois trouver, & avec la permission que j'avois reçüe de Rome, de m'en aller sans qu'il en sçût rien.

Je le suppliai seulement de m'ôter d'Amatitlan, parce que je ne me sentoiss pas assez fort pour supporter cette grande charge, ni capable de conduire le bâtiment du Convent.

Ce fut encore avec beaucoup de peine qu'il y consentit, me presentant l'honneur que c'étoit d'être le Fondateur d'un nouveau Monastere, & de voir son nom écrit dans les murailles, pour servir de monument à la posterité.

Mais je lui dis que je ne considerois point routes ces choses là, & que je faisois plus d'état de ma santé & de mon repos, que de toutes ces sortes de vanitez.

Cela l'obligea enfin de m'accorder ce que je lui demandois, me donnant ordre d'aller à Petapa; & faisant venir en ma place le Vicaire de Petapa, pour faire achever l'ouvrage d'Amatitlan.

Je demurai dans Petapa plus d'un an, avec toute sorte de contentement pour les choses du monde; mais comme les desseins que j'avois ne me laissoient point en repos, je me resolus à quelque prix que ce fût de quitter ce pays-là, & de m'en retourner en Angleterre, méprisant les périls où je m'allois jeter, & tout ce qui me pouvoit arriver, si j'étois pris, & ramené devant le Président de Guatimala, & le Provincial.

Mais comme je vis bien qu'il étoit difficile que je m'en allasse tout seul, particulièrement
les

les deux ou trois premieres journées, ayant aussi diverses choses que je voulois vendre pour avoir de l'argent, je crûs qu'il étoit plus à propos de me servir d'un ami fidele que de vouloir tout faire moi-seul.

Je crûs donc que je n'en pouvois trouver un qui fût plus propre que Michel Delva, que j'avois toujours reconnu pour m'être fort affectionné, & très-fidele, & qui se contenteroit de peu de chose.

Là-dessus je l'envoyai querir à Pinola, où il étoit, & après lui avoir recommandé d'être secret, je lui dis que j'étois obligé pour la décharge de ma conscience, de faire un voiage à Rome, & que je voulois que personne n'en sçût rien que lui, ayant dessein de retourner, comme d'autres qui avoient fait le même voyage, & qui au bout de deux ans étoient retournez en ce pays-là.

Je ne voulus pas lui dire que mon dessein étoit d'aller en Angleterre, de peur que ce bon vieux Nègre eût du déplaisir, craignant de ne me voir jamais, & que l'amitié qu'il me portoit, jointe à l'intérêt qu'il trouvoit auprès de moi, ne l'obligeât à découvrir ma résolution, & à chercher les moyens d'en empêcher l'exécution.

Ce bon Nègre s'offrit de venir avec moi, mais je le lui refusai, en lui disant qu'il étoit trop âgé pour pouvoir souffrir la mer, & qu'étant Nègre, lors que nous serions éloignez on le pourroit prendre pour un esclave fugitif, & se saisir de sa personne.

Il aprouva ce que je lui dis, & voyant que j'avois raison, il s'offrit de m'accompagner jusqu'au bord de la mer, de quoi l'ayant re-

mercé, je lui donnai à vendre quelques mules, du froment & du mahis que j'avois, & quelques autres choses qui étoient de sa connoissance.

Quand aux tableaux qui étoient dans ma chambre, je crus que les habitans de Petapa les pourroient bien acheter pour mettre dans leur Eglise, c'est pourquoi j'en parlai au Gouverneur qui en fut fort aise.

Mais je vendis la plûpart de mes livres & de mes meubles à Guatimala; par le moyen de Michel Delva, que je tins avec moi pendant deux mois avant que je m'en allasse, me reservant seulement deux malles de cuirs, avec quelques livres, & un matelats pour me coucher pendant mon voyage.

Après que j'eus vendu toutes les choses dont je me voulois défaire, je trouvai que j'avois neuf mille pièces de huit en monnoye d'Espagne, que j'avois gagnées en douze ans. que j'avois demeuré en ce pays-là.

Et parce que je crus qu'une si grosse somme d'argent me seroit incommode à porter dans un si long voyage que celui que j'avois à faire, j'achetrai pour quatre mille écus de perles & de pierres précieuses, afin que mon bagage fût plus léger, & mis le reste de mon argent partie en des sacs & partie dans mon matelats, avec dessein de le changer en pistoles sur le chemin.

Après m'être pourvû d'argent, je pris soin aussi de me munir de chocolate & de confitures pour ma provision pendant le voyage.

Et parce que je considerai que ma fuite devoit être accompagnée d'une extrême diligence la premiere semaine, & que nos cof-

fres

fres ne pouvoient pas courir la poste jour & nuit comme j'avois dessein de faire, je crus que je devois envoyer mes coffres pour le moins quatre jours avant que de partir.

Comme je n'osois me confier à pas un des habitans de Petapa, j'envoyai querir un Indien de Mixco, qui étoit mon ami particulier, & qui sçavoit fort bien tout le chemin que je devois tenir, à qui je déclarai mon dessein, & lui offris assez de quoi le satisfaire pour son salaire, & sur le minuit je le fis partir avec deux mules, l'une pour lui & l'autre pour porter mes hardes, avec ordre de marcher toijours vers saint Michel de Nicaragua, jusqu'à ce que je l'eusse rencontré.

Je le fis donc partir quatre jours avant moi, après quoi je partis hardiment avec mon bon Nègre, laissant la clef de ma chambre à la porte, & rien autre chose que de vieux papiers dans la maison; & dans le tems que tous les Indiens étoient endormis, je dis adieu au Village de Petapa, à toute la Vallée, & à tous les amis que j'avois dans l'Amérique.

Fin de la troisieme Partie.